

Comme l'acacia, haut, piquant, imputrescible et libre.

Pour commencer, je voudrais emprunter cette jolie formule à Toni Casalonga qui l'utilise parfois...

«...au lieu de marchandiser la culture, tentons de poétiser l'économie...»

Quand j'ai découvert le thème que l'on m'a proposé, «comment fabriquer une création», cela m'a fait penser à production, vente, etc...

Alors à ce propos, je voudrais attirer votre attention sur quelque chose qui me tracasse depuis quelques temps, quand je me questionne sur mes propres créations ou que j'assiste à des spectacles ou des concerts, comme chacun de nous.

Je crois qu'il faut être très prudent sur le sens de 3 mots clés que nous manions très souvent, ces mots sont la création, la tradition, le folklore.

D'abord, il faut prendre le temps de les redéfinir et de préciser leur contexte, la place de la pratique, du collectif, de la mémoire, de l'espace de jeu, de la destination, etc...

Ensuite, se poser en observateur et analyser à minima la relation que l'on entretient en tant qu'individu avec ces mots clés.

Sommes-nous dans la création, dans la tradition, ou dans le folklore ?

Alors, une série de questions:

La création se trouverait-elle représentée uniquement sur le spectacle vivant?

Et la tradition, échapperait-elle par nature à l'analyse et la volonté créatrice de ceux que l'on désigne «artistes»?

Et le folklore serait-il seulement un ensemble de fragments inchangés que l'on destine au public touristique qui ne demande qu'à voir ce qu'on lui propose, sachant que ce qu'on lui propose est ce qu'il demande à voir, les costumes, les accessoires, les basques qui chantent et qui sautent, et parfois même les 2 en même temps?

Il faudrait que je prenne maintenant un ou des exemples, et je me garderai bien de parler d'autre chose que de ma propre expérience, au risque de me faire kidnapper ou khalashniker sur le champ si je m'aventurais à citer l'une de vos productions... C'est un trait d'humour et de libre expression...

Je parle donc de 01.01, où, comme vous savez, nous avons choisi de débattre sur les relations entre danse et musique.

Nous avons pris comme objet d'expérimentation et de recherche, de jeu et d'invention l'objet «mutxikoak».

Et là, craintes et souffrance un peu, rires et partage beaucoup, dans la mise en jeu de cet objet de tradition.

En fait, j'ai craint, pendant et après, de créer non pas une forme traditionnelle car celle-ci est bien produite en représentation même si elle est partagée quand même avec le public et dans l'espace public, non pas une forme créative car elle ne transcende pas vraiment les codes mais pose seulement la question de l'existence et de son devenir, mais plutôt de participer à un mouvement qui m'effraie un peu, et c'est là que tout se joue, celui de construire un mouvement néo-folkloriste. Mais cela reste une éventualité, une mise en garde, une question, tout cela à cause de l'utilisation importante du collage, de la citation et de l'insertion.

Ce pourrait être des principes de composition, mais dans le contexte actuel, je pense qu'il est plus que nécessaire de se tenir debout, éveillé et critique.

J'entends par néo-folkloriste, un mode de création où l'on manie sans une prise de conscience aigüe et une bonne connaissance, les objets de la tradition, où l'on recycle des fragments ancestraux parce qu'il sont jolis et agréables à jouer ou à regarder, où l'on se laisse aller à des concessions sans être vigilants sur le sens des choses, la forme et la destination, quand, quoi, comment, où et pourquoi.

Alors, dans le domaine du spectacle vivant, si l'on se proclame producteur de formes dites de «création», sommes nous suffisamment exigeants ?
Sommes-nous , en permanence, porteurs d'une dynamique générative d'idées et aussi d'économie ? et cela est à mon sens, très important.

Je m'explique.

Si l'on produit des objets ou des événements qui touchent de trop près à ce mouvement qui pourrait s'apparenter à du néo-folklorisme, j'ai peur que nous nous répétions sans cesse, sans variation et sans innovation, et par conséquent que nous participions au dessèchement même de notre principale source d'inspiration, cette fameuse source...
Alors si nous ne montrons rien de plus que ce qui doit être porté par l'ensemble et le collectif (la tradition) et que nous ne sommes pas dans l'infusion (tel un simple sachet de thé dans un bol d'eau chaude), et cela en pleine conscience et volonté, ne prenons nous pas le risque de vendre un objet qui génère ni la curiosité, ni l'intérêt, ni le développement ? et alors, si on va plus loin, d'arrêter sa production car elle ne correspondrait plus à la demande ?

Poétiser l'économie c'est donc se comporter comme un générateur, une batterie rechargée, rechargeable et rechargeante par nos actes de création, dans la fabrication de nos créations, en faisant abstraction de la professionnalisation ou de l'amateurisme, nous sommes tous professionnels puisque nous vivons sur notre territoire qui est ce que nous en faisons, et nous sommes amateurs car nous aimons tous notre culture ou notre pratique artistique.

Et c'est fondamental, je pense que nous devons mobiliser de l'argent public et aussi privé car nous devons être fiers de participer au développement de notre culture que l'on soit pro ou amateur, mais nous devons aussi nous poser la question, dans l'idéal, de la portée de nos gestes, bien au delà de nos gestes artistiques à l'instant même où nous les produisons.

Je pense que cette posture équivaut à une prise de conscience normale et justifiée de la portée de nos actes et actions culturelles.

Enfin, il n'y pas dans mon intervention, l'envie de donner une leçon ou de poser tout cela comme une morale, mais c'est plutôt le vœu cher de poser ces questions et tenter d'y répondre.

Pour terminer, ce qui m'importe, c'est qu'il nous appartient de viser haut, très haut, comme l'acacia, d'être piquant comme l'acacia, d'être imputrescible comme l'acacia et surtout de pousser librement, comme l'acacia.